



“DOMAINE FRANÇAIS”

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Décalé à l’usine comme parmi les siens, Antoine flotte dans sa peau et son identité, à la recherche d’une place dans le monde. Entre vertiges d’une rupture amoureuse et limites du militantisme syndical face à la mondialisation, il devra se risquer au plus profond de lui-même pour reprendre les commandes de sa vie.

Parcours de lutte et de rébellion, plongée au cœur de l’héritage familial, aventure politique intime et chronique d’une rédemption amoureuse, *Les Insurrections singulières* est un roman des corps en mouvement, un voyage initiatique qui nous entraîne jusqu’au Brésil.

Jeanne Benameur signe une ode à l’élan de vivre, une invitation à chercher sa liberté dans la communauté des hommes, à prendre son destin à bras-le-corps. Parce que les révolutions sont d’abord intérieures. Et parce que “on n’a pas l’éternité devant nous. Juste la vie”.

JEANNE BENAMEUR

*Jeanne Benameur vit au bord de l'Atlantique et consacre l'essentiel de son temps à la littérature : romans, théâtre et poésie. Elle a notamment publié Les Demeurées (Denoël, 2000), Laver les ombres (Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1021), Les Reliques (Babel n° 1049) Ça t'apprendra à vivre (Babel n° 1104), Profanes (Actes Sud / Leméac, 2013).*

DU MÊME AUTEUR

ROMANS, NOUVELLES, RÉCITS

*Ça t'apprendra à vivre*, Le Seuil, 1998 ; Denoël, 2003 ; Babel n° 1104.

*Les Demeurées*, Denoël, 2000 ; Folio, 2002 (prix Unicef 2001, Prix du livre francophone 2008 Lituanie).

*Un jour mes princes sont venus*, Denoël, 2001.

*Les Mains libres*, Denoël, 2004 ; Folio, 2006.

*Les Reliques*, Denoël, 2005 ; Babel n° 1049.

*Passagers, la tour bleue d'Etouvie*, Le Bec en l'air, 2006.

*Présent?*, Denoël, 2006 ; Folio, 2008.

*Laver les ombres*, Actes Sud, 2008 (Prix du livre en Poitou-Charentes) ; Babel n° 1021.

*Les Insurrections singulières*, Actes Sud, 2011 (prix littéraire des Rotary Clubs de langue française, prix Paroles d'encre, prix littéraire de Valognes, Prix du roman d'entreprise, prix du Scribe et prix des Mouettes).

*Profanes*, Actes Sud / Leméac, 2013.

## Jeunesse

Parmi lesquels :

*Samira des Quatre-Routes*, Flammarion Castor-Poche, 1992  
(Grand Prix des jeunes lecteurs PEEP 1993).

*Quitte ta mère*, Thierry Magnier, 1998.

*Si même les arbres meurent*, Thierry Magnier, 2000 (Prix du livre  
jeunesse Brives 2001).

*La Boutique jaune*, Thierry Magnier, 2002 (prix Leclerc du roman  
jeunesse 2003).

*Une heure une vie*, Thierry Magnier, 2004.

*Le Ramadan de la parole*, Actes Sud, 2007.

*Une histoire de peau*, Thierry Magnier, 2012.

*Vivre c'est risquer*, Thierry Magnier, 2013.

## Albums

*Le Petit Etre* (illus. Nathalie Novi), Thierry Magnier, 2002.

*Prince de naissance, attentif de nature* (illus. Kathy Couprie),  
Thierry Magnier, 2004.

## TEXTES POÉTIQUES

*Naissance de l'oubli*, Guy Chambelland, 1989.

*Comme on respire*, Thierry Magnier, 2003 ; nouvelle édition, 2011.

*Notre nom est une île*, Bruno Doucey, 2011.

*Il y a un fleuve*, Bruno Doucey, 2012.

## THÉÂTRE

*Marthe et Marie*, chorégraphie Carol Vanni. Création Théâtre  
du Merlan, Marseille, 2000.

*L'exil n'a pas d'ombre*, mise en scène Jean-Claude Gal. Création  
*Théâtre du Petit Vélo*, Clermont-Ferrand, 2006.

*Je vis sous l'œil du chien* suivi de *L'Homme de longue peine*,  
Actes Sud-Papiers, 2013.

JEANNE BENAMEUR

LES INSURRECTIONS  
SINGULIÈRES

roman

*ACTES SUD*

Extrait de la publication



à Guillaume B. le veilleur  
à Maxime F. qui fut Marcel sans le savoir





Il y a longtemps, j'ai voulu partir.

Ce soir, je suis assis sur les marches du perron. Dans mon dos, la maison de mon enfance, un pavillon de banlieue surmonté d'une girouette en forme de voilier, la seule originalité de la rue.

Je regarde la nuit venir.

C'était un soir, dans la cuisine, celle qui est toujours là si je me retourne, que j'ouvre la porte et que je fais six pas pour arriver au fond du couloir. C'était comme ce soir, trop chaud.

Mon père fignolait une de ses maquettes de bateaux anciens. Sur la toile cirée, ses doigts, quand ils avaient appuyé longtemps, laissaient une trace, comme la buée sur les vitres. Et puis la trace disparaissait.

Ce soir-là, j'ai eu peur. Peur, si je restais dans cette cuisine, dans cette maison, de devenir comme la trace des doigts de mon père. Juste une empreinte. Qui disparaîtrait aussi.

Je fixais la maquette.

Ma mère faisait la vaisselle. Le clapotis de l'eau

dans l'évier pour accompagner tous les rêves de caravelle.

Et ma poitrine qui se serrait. J'avais huit ans.

Les maquettes, c'était le monde en miniature, un monde qui tenait dans le creux d'une main. Réduit. Moi, le monde, je le voulais grand. Pas réduit.

Et ma respiration se cognait contre les bords.

Mon père, ce bonhomme à la haute stature, courbait sa taille. Les yeux rivés à de minuscules filins, il s'affaissait.

Nous quatre dans notre maison, ma mère, mon père, mon frère Loïc qui faisait ses devoirs à l'étage et moi, je nous ai vus. Tout petits dans le monde. Si petits.

Réduits, nous aussi ?

Brusquement, je me suis décollé.

J'ai quitté la cuisine.

Mon père et ma mère n'ont rien remarqué. Ils parlaient, chacun les mains occupées à leur tâche, sans se regarder. C'était leur façon de faire entrer, tous les soirs, doucement, les choses du jour dans la nuit.

J'entendais leurs voix, suspendues dans les silences. Elles m'accompagnaient, en pointillé.

Ce soir-là, je les ai fuies.

J'ai ouvert la porte de la maison. Sans bruit.

Et je suis parti.

Les nuages étaient lourds, épais. J'avais la sensation que la chaleur les collait contre ma peau. J'étais empaqueté de nuages.

Soudain, un grand éclair dans le ciel.

Comme un cheval éperonné, je me suis mis à courir. L'orage a dégringolé. Des cataractes de pluie.

Et j'ai couru.

Dans ma rue, dans mon quartier j'ai couru.

Quitter tout ce que je connaissais par cœur.

Surtout ne pas m'arrêter.

Portails, pavillons, jardins, ça défilait. Rien ne pouvait plus être pareil.

Je courais. J'essayais d'arracher mon corps à quelque chose. Plus je courais plus c'est moi qui devenais étranger. A tout ça.

Je ne savais pas où j'allais mais je courais.

Il fallait.

C'est tout.

C'est la voie de chemin de fer qui m'a arrêté net.

Un train est passé à toute vitesse. Sa lumière a filé dans la nuit. Son fracas s'est mêlé à celui de la pluie.

J'étais trempé, tremblant. Je me suis écroulé contre le rideau de fer du bar-tabac Le Bout du Monde.

Je pleurais.

Le bout du monde, il était là. Dans ma poitrine. Et ça cognait ça cognait.

Je suis rentré lentement à la maison, ruisselant, les bras écartés comme un oiseau, le bout des doigts

glissant sur les barrières basses des jardins. Je ne sais plus ce qu'il y avait dans ma tête pendant ce retour. Je ne me rappelle que la pluie et la sensation de ne plus avoir de poids sur terre.

Ma mère a crié que j'étais fou en essayant de me sécher avec son torchon de cuisine.

Les plombs avaient sauté. Ça les avait bien occupés. J'en ai profité. J'ai dit que j'avais fait un tour au jardin pour chercher mes raquettes.

Ils n'ont jamais rien su de ma course éperdue.  
Ils n'auraient rien pu en savoir.

Quand je suis allé me coucher, mon frère dormait tranquillement.

Lui et moi, c'était le jour et la nuit.

En tant que nuit, je venais de faire alliance avec tout ce qui me disait Un jour, je partirai, loin.

Je suis ici depuis huit jours. A nouveau dans la maison de mes parents. Revenu.

Cet après-midi le fils des voisins est passé. Je l'aime bien, Eric, avec sa tignasse en broussaille et son air toujours un peu inquiet. Il a huit ans, j'en ai bientôt quarante, et on discute. On parlait de son école quand il m'a demandé brusquement Qu'est-ce que tu feras quand tu seras grand ?

Ça m'a giflé.

Quand je serai grand.

Mes parents, eux, n'osent pas me poser de questions. Ils sont discrets. Mais je les sens aux aguets. Ce fils qui leur revient après s'être enfin "posé" avec une "fille bien" pendant quatre ans. Ils doivent voir resurgir le fantôme des années de bric et de broc qui les ont tant inquiétés. Mais je n'ai pas envie de raconter. Je ne saurai rien raconter. J'ai juste rapporté quelques sacs avec mes affaires en vrac et basta. J'ai lu le désarroi dans leurs yeux, eux qui ne savent pas ce que c'est que de vivre l'un sans l'autre depuis si longtemps. Mais tout de suite l'affairement a pris sa place. Comme d'habitude. Ma

mère s'est mise à monter, descendre : les draps, les serviettes de toilette. Elle m'installait. Mon père faisait le café. Et moi je les laissais s'occuper. De moi. Je me sentais comme un lieu vide. Désaffecté.

Demain, c'est moi qui conduis le camion de mercerie de ma mère jusqu'au marché de Montreuil. Mon premier acte depuis que je suis ici.

Son camion, ma mère l'a acheté avec le petit héritage de ma grand-mère, il y a dix ans. C'est son bijou. Il est bourré de boutons de toutes les formes, de toutes les couleurs, de rubans, d'aiguilles, et de tout cet attirail qui sert à assembler, réparer les tissus. "Depuis le temps que j'en rêvais", voilà ce qu'elle a dit. C'est drôle comme on connaît peu les rêves de ses parents.

Mon père venait de prendre sa retraite. Ça tombait bien. Tous les week-ends depuis, ils sont partis sur les marchés du coin, et la semaine, ils restaient chez eux. Ils ont inversé le temps de travail. Maintenant, ils ne partent plus que les dimanches. Deux jours de suite, ça les fatigue trop.

Tout à l'heure, ma mère m'a lancé Ton père a du mal à conduire, à charger et décharger les caisses, tu sais, avec son dos. Alors j'ai pensé que tu pourrais peut-être prendre sa place demain, puisque tu es là, avec nous... Elle n'a pas ajouté "à rien faire" mais ce n'était pas la peine, je l'entendais dans son silence gêné. Je sais bien qu'ici "ne rien faire" c'est une malédiction.

J'ai dit oui, elle a souri.

Je suis là, c'est vrai. Revenu. Mais pas avec eux, non, je le sais bien. Pas plus avec eux que quand j'avais huit ans. Pourtant, j'ai essayé.

J'ai repris la chambre sous les toits qu'on a partagée, pendant des années, avec Loïc.

Quand j'avais fièrement loué mon premier studio, il y a plus de dix ans, je me rappelle, j'avais emporté mon lit. La chambre avait paru d'un coup deux fois plus grande. Loïc avait poussé son bureau sous la fenêtre. Il était ravi. Lui, il continuait ses études.

Rien n'a changé depuis. Loïc, quand il a emménagé avec Sandrine, n'a rien emporté. Ils ne voulaient que du neuf, eux deux.

La chambre est trop grande pour moi.

Je regarde à mes pieds les très petites herbes qui s'obstinent à la jointure des marches. Je ne les arrache pas. Et puis je me redresse, je tourne le dos au jardin et je rentre.

Il n'y aura pas d'orage cette nuit.

— Antoine, t'as rentré ta moto sous l'appentis ? Faut faire attention, hein... faut pas tenter...

La voix de mon père comme d'habitude ne pousse pas les mots jusqu'au bout des phrases. Comme si celui à qui il s'adressait savait d'avance tout de ce qu'il a à dire. Ses paroles, on dirait qu'elles sont vouées à n'être que des rappels. Et voilà que revient le même agacement chez moi.

— Oui, t'inquiète pas, p'pa, c'est bon.

La moto dort là-bas, au fond du jardin, près du potager. Je l'ai recouverte d'une housse et je lui ai dit tout bas T'en fais pas, ma belle, on va rouler encore ensemble, et même si maintenant il n'y a plus Karima derrière et ses bras serrés autour de moi, on va rouler. On va rouler plus vite. On va rouler plus loin.

Dans le lit à une place là-haut, je sais que je vais me sentir rétréci. Je recule le moment. Le souffle de Karima, tout près de moi, va me manquer. Et la présence de son corps dans l'obscurité, que je pouvais toucher juste en étendant le bras. Quatre ans à partager la nuit et puis plus rien. Depuis huit jours, allongé tout seul, je me sens comme un chien et je n'ai rien à mordre. Que ma honte. Au bout de quatre ans de vie commune, ça s'est fini par sa voix glaciale Demain je voudrais que tu sois parti quand je rentrerai. Tu me laisses les clefs dans la boîte.

C'est tout.

Toute une suite de jours et de nuits qui se terminent comme ça.

Il faut dire que les engueulades, les visages qui se durcissent, s'enlaidissent, s'affrontent, se détournent, les portes qui claquent, on avait déjà tout épuisé. Ça faisait des mois que cette histoire n'en pouvait plus. Restait la rage.

La rage, c'est ne pas pouvoir aimer ce qu'on désire. Alors elle a fait à sa façon, Karima. Propre. Je l'ai bien reconnue là. Sans prise aucune. Une pierre parfaite. Lisse. Si dure.



De toute façon, elle savait que je ne dirais rien. Je ne dis jamais rien. Et c'est bien ce qu'elle me reproche. "La classe ouvrière, ça ne condamne pas forcément au silence ! ce serait trop facile !" Voilà ce qu'elle m'avait hurlé un jour de colère.

Le grand mot était lâché. La "classe ouvrière".

C'est la lutte finale. Mais je cherche toujours avec qui me "grouper" pour arriver à demain, avec qui faire un "nous".

De groupe je n'ai que celui de mon sang qui bat dans mes veines et mon poing, s'il s'est levé, c'était pour retomber, ce jour-là, avec toute ma rage, sur le capot de sa petite Clio, noire pour faire chic. T'as tout d'une grande, Karima ! c'est ce que j'aurais dû rétorquer mais je ne sais pas rétorquer. C'est toujours elle qui a eu le dernier mot. Moi j'ai juste mon poing, levé vers les lendemains qui ne chantent pas et le sang qui pulse à fond dans mes veines.

J'aurais pu enterrer sa voiture sous tout le sable de la plage ce jour-là. J'avais assez de colère pour ça. Mais je me suis détourné.

Ma colère me fait peur. Elle m'a toujours fait peur. Elle me raidit le corps. On dit qu'"on n'est pas de bois". Moi, quand je suis en colère, je suis d'un bois dur, terrible, inflammable, si inflammable.

Je suis rentré à pied au petit hôtel face à la mer où on avait loué une chambre.

C'est des moments comme ça qui disent que c'est fini, une histoire, même si ça dure encore un peu. Ça s'étire, c'est tout, ça ne vit plus comme avant,

ça essaie de tenir mais tôt ou tard l'élastique fera son œuvre.

Il faisait froid. C'était son idée, la plage en hiver, quand il n'y a plus personne.

J'aurais pu lui dire, moi "Une idée d'intello !"

Sur le chemin je suis resté longtemps devant une maison à l'abandon, une villa début du siècle. J'ai laissé toute sa désolation me rentrer sous la peau. Faire alliance avec les volets écaillés, les vitres rafistolées ou béantes.

Devenir cette maison.

C'était ma façon de me calmer. Me réduire au silence, comme toutes les pièces inoccupées là-dedans. Ma façon d'endiguer la rage immense qui m'avait envahi.

Ce n'était pas une maison pour "classe ouvrière", non, plutôt le style villa pour riches oisifs d'il y a longtemps. Une villa comme on en voit sur les cartes postales anciennes. Maintenant ce n'étaient plus que des pierres, du bois rongé par l'humidité acide de la mer. C'était redevenu des choses brutes, assemblées les unes aux autres, plus rien qui joignait bien. Ça m'allait.

Aujourd'hui j'aimerais la retrouver, cette maison, la restaurer pierre par pierre, sans penser à rien. Etre l'ouvrier maçon, l'ouvrier plâtrier. L'ouvrier. Si seulement je pouvais. Je repense à ce qu'on a toujours dit des mains de mon père, des "mains en or". Je regarde les miennes.

Lui, il a été un ouvrier, un vrai.

Moi, j'ai fait l'ouvrier, c'est différent. Même si l'usine est la même.

On fabrique l'acier le plus fin. Pour l'électroménager, les voitures de course, les ailes des avions. Celui qui permet de fendre l'air. A d'autres.

Combien d'années maintenant que j'y suis ? A respirer ni plus ni moins large que les autres. Juste ce qu'il faut. Avec la moto pour le vertige certains soirs et le week-end.

A vivre quoi ?

Aujourd'hui on ferme des ateliers. La ligne de galvanisation où je travaille, on l'arrête. Un jour par semaine de chômage pour tous. Et il ne faut pas se plaindre. Sur d'autres sites, c'est pire. On nous dit qu'il faut partir. On organise des plans avec un peu de sous à la clef pour ceux qui acceptent de foutre le camp sans faire d'histoires. On balait. Ça sent la fin pour l'acier en France. Ailleurs on peut le fabriquer moins cher, alors... Ils viennent même de nous mettre tous en RTT forcées. Quinze jours.

Toutes ces années à vivre quoi ? J'ai tout le temps maintenant de me le demander.

Dans le silence de mes parents, je sais ce qu'il y a sur le sujet. Ils auraient été si fiers que je fasse des études, comme Loïc. "Nous, ce qu'on veut, c'est que vous ayez une meilleure vie que nous, c'est tout." Quand ma mère me disait ça, j'avais envie de lui

répondre Mais ma pauvre mère, votre vie à vous alors, elle vaut quoi ?

Travailler à l'usine, revendiquer ce travail comme le font tous les ouvriers et puis ne désirer qu'une chose : quitter la peau de l'ouvrier. Moi, je n'ai jamais compris. Il y a des questions qu'on ne pose jamais à ses parents. On a peur de toucher là où on les sent fragiles.

Je suis allé à la fac. Pour leur faire plaisir.

Et je me suis senti décalé.

Rien à faire. Les filles là-bas, les garçons, leurs conversations dans les cafés, je n'arrivais pas à les rejoindre. Mes mots glissaient au fond de mes poches, comme mes mains.

Je ne faisais pas partie.

Est-ce qu'être fils de prof ou de médecin aurait changé quelque chose ? Rien que d'entrer dans ces bars "étudiants" où ça discutait tant, je me sentais déjà comme propulsé sur le trottoir. Personne ne faisait attention à moi pourtant. Je buvais une bière, deux bières, au comptoir, je ne m'asseyais jamais. Et je finissais par retourner à la rue. Seul.

Ce que je me rappelle de ce temps des "études", c'est les kilomètres de trottoirs qui ont glissé sous mes pieds dans la nuit. C'est là que j'ai commencé à lever les yeux vers les fenêtres allumées, pour guetter une silhouette, quelque chose derrière les rideaux. Une envie de voler l'air des autres, bizarre, que je ne m'expliquais pas. Je rêvais de m'introduire dans une de ces chambres qui paraissaient si belles

de la rue, si paisibles. Me glisser là, regarder dormir quelqu'un, tenir enfin quelque chose de la vie tranquille des autres, comprendre... je ne sais pas... J'avais de drôles de désirs et aucun goût pour les cours qui m'attendaient le lendemain.

J'ai fini par ne plus y aller du tout sans rien dire à personne et j'ai erré la nuit. Le jour je dormais beaucoup. Je ne suis jamais entré dans aucune des chambres qui me faisaient rêver.

Des fenêtres, mon regard a dérivé sur les balcons, les sculptures, les porches. Le seul métier qui m'aurait plu c'est l'architecture, rêver des constructions, les voir prendre forme mais c'était si loin de nous, de tout ce qu'on connaissait chez moi.

Mes oasis de l'époque, c'était à la BU\*. Au moins là j'avais moins l'impression de les trahir, mes parents. A la BU je me plongeais dans des ouvrages d'archi. Je me perdais dans les frontons, les voussures. J'ai même acheté d'occasion quelques bouquins. Ils font partie de ce que j'ai rapporté dans mes sacs. Mes seuls trésors. J'aime les mots de ce monde-là. Ils sont toujours associés pour moi aux pierres, la nuit.

Les mots et les pierres ensemble c'est ma réserve secrète. Je marche dans les mots inconnus comme dans des rues étrangères et j'aime ça. Frontispice pilastre modillon. A qui j'aurais pu en parler ? J'ai cru que Karima comprendrait, mais pour elle, le savoir, ça doit être utile à quelque chose. C'est son métier de le transmettre. Elle est prof, comme Loïc.

\* Bibliothèque universitaire.

Pour moi, le savoir, c'est juste pour vivre. Les mots, c'est pour habiter quelque part dans ma tête. Je me suis trimballé en fac, une année en histoire, une en psycho, une en socio. De l'errance toujours. Et le malaise de plus en plus fort. Malgré les bourses il fallait que mes parents ouvrent le porte-monnaie. J'avais l'impression de piquer dedans. Alors j'ai pris ce qui se présentait pour en sortir. Serveur, livreur de pizzas, coursier en tous genres, veilleur de nuit dans un hôtel, j'ai enchaîné les petits boulots pendant quelques années. Comme j'enchaînais les histoires avec les filles, à droite à gauche, rien de sérieux, rien de fort, rien qui m'emporte. Je vivotais.

Aujourd'hui je me dis que je savais déjà, quelque part au fond de moi, que je finirais par y entrer, dans cette putain d'usine, qu'elle me happerait, qu'il fallait que j'y passe. C'est peut-être pareil pour les fils de marins. La mer les attend. Moi, c'est l'acier. Ça donne du boulot depuis tellement de temps à tous ceux qui vivent ici. Alors.

Dans un bar un soir j'ai rencontré Lucas, un gars qui connaissait bien mon père. Un syndicaliste. La cinquantaine. Comment il faisait pour avoir tant de fermeté dans la bouche ? Ça me fascinait, cette assurance dans la façon de poser les mots "lutte, patronat, actionnaires"... Quand il parlait on aurait dit que les mots étaient des choses, là, devant nous, qu'on pouvait prendre, serrer, renverser. Détruire. Construire. De l'architecture. Tout avait l'air solide dans sa bouche et son regard ne cillait pas.